

**D** Daniel  
**DEPLAND**

**EN VOIE DE  
DISPARITION**

roman

DENOËL



En voie de disparition

DU MÊME AUTEUR

- La Java*, J.-J. Pauvert, 1969  
*La Mouche verte*, Gallimard, 1973  
*Le Chien de pique*, Gallimard, 1977  
*La Guerre des mots*, Gallimard, Folio cadet, 1986  
*Le Fossoyeur*, Calmann-Lévy, 1979  
*Le Cirque des tempêtes*, Calmann-Lévy, 1981  
*L'Homme vêtu de lin*, Calmann-Lévy, 1983  
*La Sirène de Redcliff*, Calmann-Lévy, 1984  
*Les Noces de la lune rouge*, Calmann-Lévy, 1986  
*La Bête écarlate*, Grasset, 1988  
*Le Serrurier de Zagreb*, Grasset, 1992  
*Trafalgar*, Grasset, 1995  
*Mes putains sacrées*, Grasset, 2004

Daniel Depland

En voie  
de disparition

roman

DENOËL



Depuis quand, je n'en ai pas la moindre idée. Depuis hier ou avant-hier? Depuis plus de vingt ans ou, pourquoi pas, plus d'un siècle? Tout est possible. Tout est plausible. La seule chose dont je suis à peu près sûr, c'est qu'on m'a assassiné.

Qui a bien pu? L'ombre d'un inconnu sans visage? Pas la plus petite réminiscence. J'ignore aussi de quelle façon. À l'aide d'une arme à feu ou d'une arme blanche? Aurais-je été exécuté? Je ne saurais non plus l'affirmer.

J'ai encore un corps, voilà ce que je trouve bizarre. Il semble être le même, alors qu'il devrait pourrir au fond de quelque tombeau. Je ne sais pas non plus où on m'a enterré. Dommage, j'aurais aimé me porter des fleurs au cimetière, et puis voir en quelle année je suis mort. Un souhait des plus vains.

On ne revient pas sur terre une fois qu'on est mort, je peux en témoigner, sinon je n'aurais pas ce désert blanc

devant moi ni ce très haut plafond blanc à l'aspect cotonneux au-dessus de moi.

Je ne suis donc pas, comme on dit, « au Ciel ». Nulle part pourrait-il être une destination finale pour ceux qui se sont contentés de regarder leurs vies passer.

J'ai perdu, avec ce que je prenais pour ma vie, ce qui entretenait ma raison d'être raisonnable même si je ne l'étais pas, c'est-à-dire un semblant de logique humaine. Serais-je à présent en butte à une autre logique qui échappe à mon entendement ou me dépasse, vu que toute notion d'espace, de temps et de lieu est abolie ?

Avoir un corps, en quelque sorte, me rassure, enfin si on veut, car je me dis que j'entretiens peut-être l'idée de mon corps, que j'en cultive sans même le vouloir l'illusion, juste le temps de m'habituer à ma nouvelle condition, incapable que je dois être d'accepter de n'être plus qu'un esprit. Ou un fantôme, le fantôme de moi-même, réduit à une forme qui rappelle la forme humaine que j'avais sur terre, une apparence faite de ses regrets de ne plus être réellement en vie.

Je pense avoir entendu parler d'esprits frappeurs. S'ils existent, je serais volontiers leur frère. J'aimerais frapper à une porte ou au carreau d'une fenêtre et crier « ouvrez-moi, je me suis perdu », ajouter « en chemin » ? Il n'y a pas de chemin, encore moins de portes ou de fenêtres.



Comment oublier la vie tandis qu'on persiste à vivre, comme moi désormais, dans un ailleurs que je voudrais qualifier de mystérieux, ne fût-ce que pour lui donner de l'intérêt.

Vraisemblablement il n'y a rien à voir, rien à découvrir. C'est là qu'on se dit « c'est fini ». Passe-t-on, au détour d'un soupir, du provisoire au permanent, du fini à l'infini? Je ne suis pour le moment (si je peux encore parler de moments) qu'infiniment perturbé.

Ce sont des petits riens qui me perturbent. Des petits riens que ma mémoire a gardés ainsi que des pense-bêtes, je devrais dire des pense-bonheurs. Si la mémoire est sélective, la mienne l'est pour me contrarier.

Bien que j'accepte le fait d'être mort, je n'arrive pas à chasser ces souvenirs de petits riens de la vie qui font, à un instant ou à un autre, qu'on aime être en vie. Alors que je flotte comme entre deux eaux, ils surgissent sans crier gare, ces petits riens, avivant chaque fois ma conscience d'en être à jamais privé.

L'odeur des fresias au mois de mars, par exemple. Une odeur en extase, peut-être ce qu'on définit comme l'odeur de sainteté. Cet éblouissement tout à coup d'être en harmonie avec la terre et le ciel. Une bouffée d'un inexplicable contentement de l'être qui grise, la même griserie qui vous prend lorsque, dans un jardin, un merle siffle à la fin d'une journée d'été. Tout se met en suspension en

soi, tout l'être se tend dans l'écoute, se fait réceptacle, devient lui-même chant.

Un merle continue à chanter dans ma tête et son chant embaume l'odeur des fresias. Comment l'apprécier ou en jouir en sachant que ce n'est plus qu'une illusion, le rappel trop vif que j'ai pu être heureux un jour du temps où j'étais vivant.

Devrais-je m'en étonner, je ne suis pas revêtu de la robe blanche traditionnelle dont l'imaginaire des vivants affuble les morts, les pieds nus sur un petit nuage ainsi que sur une planche à surf, la tête auréolée comme il se doit à l'image de l'heureux gagnant d'un marathon. Quelle angoisse engendre ce genre de niaiserie dans les esprits.

J'ai dû mourir sans avoir eu le temps d'avoir peur de mourir ou alors, au cas, comme j'ai tendance à le croire, où on m'aurait assassiné, je n'ai pas vu la mort venir. À moins, tout simplement, que je ne sois allé de moi-même à sa rencontre, fatigué, non point d'être vivant, mais de vivre.

Quoi qu'il en soit, je suis mort sans avoir eu le temps de me changer pour être présentable, telle une femme mal coiffée condamnée à le demeurer pour l'éternité afin d'expié sa coquetterie dans un enfer à sa mesure. Sauf que j'ai conscience de ne courir aucun risque, vu que je

suis mort, d'en faire une maladie (serait-ce de l'humour d'outre-tombe).

Disons que je suis intrigué de porter les vêtements sport que je portais de mon vivant, comme si la mort n'avait pas trouvé mieux que de me kidnapper. Mais pour demander une rançon à qui? À la vie que j'ai menée? Et si elle me rend un jour, pour me rendre à qui? À la solitude d'une maison vide ou aux pleurs de quelqu'un que j'aurais quitté sans même m'en rendre compte, pas plus réel pour moi que quelqu'un que j'aurais inventé?

Je constate que je suis habillé de la façon dont je m'habillais quand je sortais promener mon blues pour le distraire — une dernière errance dont je ne suis jamais revenu? Un pantalon en velours marron et un pull, un pull bleu pâle à col roulé, ce qui me porterait à croire que je suis mort en hiver. J'ai de grosses chaussures aux pieds, de solides chaussures de marche, tout à fait ordinaires. Aurais-je prévu, saisi d'un pressentiment, que je devrais beaucoup marcher? L'étendue blanche qui se perd devant moi à l'infini, en fait de tous côtés, m'intimide. Marcher? Pour aller où?

Question-remue-ménage qui me renvoie brutalement, par je ne sais quel procédé, au souvenir embrumé auquel elle est probablement liée. Curieux mécanisme, je le note, comparable à une centrale électrique qui alimenterait sans interruption la vie et sa suite naturelle, la mort, ainsi que les deux pièces contiguës d'une même maison.

Un souvenir d'enfermement? C'est une possibilité. Je n'en retire que des images floues, comme entrevues derrière une vitre couverte de buée. Ou alors la mort m'a rendu très myope.

Il y a des murs, beaucoup de murs, autant de murs qu'on en compte dans une prison ou un pensionnat. Des fenêtres aussi, en moins grand nombre, la plupart avec des barreaux. Une prison donc? Ou bien une maison de correction? Aurais-je été un délinquant qui a fini par mourir de sa délinquance? Une supposition qui me flatte. Être un sérieux délinquant demande une énergie que je n'ai, je pense, jamais eue.

Je distingue aussi un parc, pas une cour de prison, un parc comme il en existe autour de certains châteaux convertis en hôpitaux psychiatriques. Un parc qui donne mal à la tête bien que je ne ressente plus rien, réservé aux silhouettes de ceux qui savent que la vie est ailleurs alors qu'ils continuent à la chercher, à la rencontre d'eux-mêmes, à la surface d'une pièce d'eau ou dans un massif de pensées.

Je reconnais des platanes comme je reconnaîtrais des gens que j'ai croisés à intervalles réguliers. Ils sont trop grands pour que je les voie tout entiers. Je reconnais seulement leurs troncs dont l'écorce se détache par plaques, juste à ma hauteur. Je visite un souvenir incomplet, qu'est-ce qui manque, sans doute la vie que j'ai perdue.

Et puis j'entends ce que j'espérais entendre : des voix.

Des voix qui devraient m'être familières puisqu'elles appartiennent au passé incertain qui m'accompagne comme me suivrait un chien sans maître. Ce sont des voix jeunes, des voix amies je suppose, qui impriment des mots invisibles dans l'air que je respire, sonores dans ma mémoire qui les a enregistrées ainsi qu'un vieux magnétophone. Je leur tends l'oreille sans percevoir nettement ce qu'elles disent. J'entends des voix anonymes qui se sont échappées de bouches disparues depuis longtemps, restées quelque part au fin fond de ma tête, dans l'attente que je leur redonne vie, moi qui suis mort.

Ces voix plaisaient. Il y en a une — impossible de lui attribuer un prénom ou un nom. Disons que j'ai connu un X ou un Y du temps où je pensais avoir toute la vie devant moi. Un copain dont je disais qu'il était le meilleur ? Je me le souhaite. Ce doit être ce X ou ce Y qui parle, mais point pour déclarer des choses importantes. Il parle comme il meublerait l'une de ces dissertations de collèges appelées à traiter des sujets éculés à prendre au sérieux. Il dit d'une voix moqueuse « comme si l'homme savait où il allait », et je crois l'entendre rire comme j'ai dû l'entendre de mon vivant. Un rire agaçant. Je retrouve intacte la satisfaction d'en être agacé. Et puis tout s'arrête là. Le souvenir se clôt de lui-même comme une porte qui se referme toute seule.

Ma mémoire n'aurait-elle pris que des notes succinctes de ce que fut mon existence ?

Pourquoi m'aurait-on assassiné? Mon corps, curieux de lui-même, s'étonne de ne porter aucune trace de la violence qu'il est susceptible d'avoir subie.

Je pense pouvoir avancer qu'on ne m'a pas décapité. Sinon il aurait fallu que la mort, qui doit avoir un carnet de rendez-vous surchargé (comment a-t-elle pu songer à moi, je me le demande), ait pris la peine de me replacer la tête entre les épaules, tout ça pour me mettre à part, comme une araignée, au cas où elle aurait plus tard une petite faim.

Est-ce si impensable que ça? Je suis prêt à l'envisager, ne fût-ce que pour retrouver un point de repère.

M'aurait-on plutôt empoisonné? L'idée me plaît beaucoup, j'aurais dit sur terre que je lui trouvais du chic. Je mens, on ne peut plus mentir ici. Mentir au cœur de cette immensité blanche relèverait de l'aberration, qu'on mente et le vide paraîtrait encore plus vide.

L'idée plaît seulement à ma prétention. On n'empoisonne pas n'importe qui n'importe comment. C'est tout un art d'empoisonner quelqu'un, n'est-ce pas. Cela exige de la réflexion, du recul, et aussi de la patience, de l'inspiration, voire de la fantaisie, et puis quoi encore? Ça devrait suffire. En gros, tout ce dont un artiste du crime un tant soit peu doué a besoin pour faire de sa victime son chef-d'œuvre. Bref, qu'on m'ait empoisonné me dis-

tingerait d'emblée des autres morts bêtement victimes d'un coup de couteau crapuleux ou d'un coup de revolver passionnel.

L'ennui est que ma mémoire est fermée à cette idée, si bien que je ne peux avoir recours qu'à mon imaginaire qui, sans doute déclinant, me dit laisse tomber.

Qu'est-ce qui prend à ma mémoire de se montrer soudain aussi exigeante. S'approprierait-elle le rôle de ma conscience. Sans produire le moindre indice pour me prouver, comment appeler ça, mon abjection?, elle me presse de confesser qu'en vérité je distillais de moi-même un poison si violent en dénigrant mes semblables que j'ai fini par en crever. Mais ses défaillances me donnent la partie belle : impossible d'éprouver le moindre remords faute de souvenirs précis et d'empoisonner ainsi ma mort. Il me reste le loisir, si toutefois c'en est un, de me prendre pour une victime des circonstances. Les victimes d'elles-mêmes, des autres ou des circonstances, meurent-elles au fond des impasses de leurs existences?

Je suis dans l'impasse. Ma mort est une impasse. Habitué à mal vivre, je n'ai pu que mal mourir.

Plus que la vie, je crains que ce ne soit un passé d'homme dévoyé qui hante ma mort. Je ferais mieux de

parler d'un puzzle dont la plupart des pièces ont dû se perdre en chemin alors que je changeais d'univers. J'ai la tête comme une tirelire où brinquebalent les quelques pièces qui restent de ce puzzle, difficiles à identifier, plus difficiles encore à relier.

Sous pression, ma mémoire disjoncte sous les effets d'inexplicables courts-circuits. Moi aussi, lorsqu'elle m'entraîne, d'un soubresaut l'autre, au cœur d'une métropole qui semble elle-même avoir oublié son nom, pour aussitôt, à la suite de quel secret enchaînement, me déposer au centre d'une autre dépouillée de toutes ses caractéristiques, comme réfugiée dans l'anonymat.

Que j'essaie de saisir les liens qui me rattachent à ces deux métropoles — auraient-elles été rayées de la carte à la suite de je ne sais quelle guerre, c'est la zizanie. Je n'ai plus en tête que des éclairs de mémoire qui se télescopent, se superposent, ébranlent mon entendement.

Je me vois sans me voir égaré à travers les artères de ces deux métropoles, comme si j'avais eu le don d'ubiquité, au cours d'interminables et mêmes nuits, en quête (est-ce ma mort qui me le rappelle) d'un assassin en mal de victime.

L'ai-je trouvé ou créé de moi-même en suivant un parcours fléché par le hasard, je ne saurais répondre. Je pense m'être perdu d'ouest en est, le long des quais d'un fleuve ou d'une rivière, sans plus savoir quel fleuve ou quelle rivière traversait quelle ville, l'âme déjà à la dérive entre



terre et ciel, en fiancé hagard du danger qui me donnait ma raison de vivre.

Des photos d'identité défilent dans ma tête, comme si ma mémoire, lasse de se souvenir, me chargeait de désigner l'une ou l'autre, sans faire plus de cérémonie que n'en ferait un commissaire de police curieux de voir si j'allais reconnaître ou non un assassin, le mien en l'occurrence.

Lui? Blond. Pâle. Un sourire rose du genre « pas vu pas pris ». Des traits d'homme de l'Ouest? Ce sont ses yeux qui retiennent mon attention. D'un bleu en passe de virer au gris, comme le ciel quand le beau temps tourne à la pluie. Des yeux goguenards qui me donnent l'impression, en fouillant les miens, que c'est lui qui me reconnaît. Pourquoi me fait-il songer à un cimetière? Serait-ce lui qui a creusé ma tombe ou m'a enterré?

Ou alors celui-ci. Brun. Teint mat. Comme un gros trait pourpre tiré au bas du visage. Un homme de l'Est? Lui aussi, les yeux. Noirs. Sur le qui-vive. Son regard parle. Je comprends son regard qui me dit à cause de toi on m'a arrêté et condamné. Pour m'avoir assassiné?

Que de brouillard où ces deux personnages cohabitent au-delà de toute donnée géographique, s'associent comme s'associeraient des frères jumeaux à moi dont j'aurais prétendu retrouver les traces au péril de ma vie.

Les connexions font défaut. Je n'ai pas de quoi remplir les blancs. La mort est dans les blancs. Tout demeure

blanc autour de moi. La mort a badigeonné en blanc gens villes océans montagnes et plaines au milieu desquels le mort-vivant que je suis n'a d'autre choix que de continuer à vivre sa mort.

« Eskleist... » D'où me vient un mot pareil ?

« Eskleist » virevolte à la lisière de ma mémoire avec le sans-gêne d'un mot familier. Son sens, s'il en a un, m'échappe. Ferait-il partie de ces mots-cafards qui s'insinuent dans la pensée et font qu'on voit tout en noir. À moins qu'il n'appartienne au vocabulaire d'une langue inconnue ?

Je ne sais plus moi-même quelle langue je parle. Rien dans les poches. J'ai vérifié dans l'espoir d'y trouver une pièce de monnaie et découvrir de quel pays elle provenait, ce qui m'aurait donné une idée de mon origine. La mort a dû me vider les poches pour m'éviter de — gamberger, c'est le verbe qui me vient à l'esprit sans que je puisse le relier à une langue précise, bien que son sens ne me pose aucun problème.

Ma langue maternelle serait-elle ici une langue morte. J'ai gardé avec mon corps le réflexe des vivants qui veulent toujours tout savoir, tout comprendre. Pourquoi me demander quelle langue je parle. Je ne serais pas surpris que toutes les langues de la terre ne forment plus ici qu'une seule et même langue, et que je la parle tout natu-

rellement, sans l'avoir apprise — c'est la langue vivante des morts.

« Eskleist », je me répète. Ce doit être un mot aussi mort-vivant que je le suis. J'ai la sensation que ma mort le répète avec moi, comme si c'était elle qui s'en souvenait.

Et puis cette certitude, une de ces certitudes qui s'imposent à soi, ainsi qu'une mystérieuse évidence, sans qu'il soit question de la remettre en cause : « Eskleist » n'est rien d'autre que le nom d'un dangereux instrument.

Une clé? Pourquoi pas, mais je n'ai pas le mode d'emploi de ce terme qui s'impose à moi comme le mot à tout faire de la fatalité. C'est en superstitieux que je me demande si j'ai pu être victime d'une sorte de machine infernale baptisée « Eskleist ».

Quel vent mauvais se lève, dont le sifflement à lui seul est réponse. J'ai la mémoire battue par un vent qui me rappelle que je faisais de lui mon complice pour mettre ma vie en jeu comme au casino — sauf que c'était au volant d'une voiture. « Eskleist » était-il le nom de sa marque? Ça me paraît vraisemblable.

Plus vite toujours plus vite. Mourir à vingt ans parce que à vingt ans on se croit éternel. J'étais pressé de vivre, à la poursuite de la vie que je ne parvenais jamais à rattraper. Je me souviens moi-même de ce vent-là que je provoquais en apprenti sorcier pour qu'il me fît passer le mur du son, dès que j'étais au volant de cette Eskleist.

Un vent qui pourrait remonter de la nuit des temps et souffler de siècle en siècle, ainsi que de labyrinthe en labyrinthe, en emportant avec lui un nombre incalculable d'âmes, dont peut-être la mienne, qui s'en sont éprises en s'éprenant de tous les records de vitesse à battre.

« Eskleist », en machine infernale de l'autodestruction, se cherche au creux de ma mémoire un ravin, un arbre, un mur. J'ai dans les yeux une longue ligne droite d'un bleu foncé — une route, légèrement en pente, qui m'invite d'elle-même à foncer à la rencontre d'un invisible danger qui se dressera devant moi quand il sera trop tard pour l'éviter. C'est un mur. Je vois un mur apparaître. Et puis il fait nuit noire.

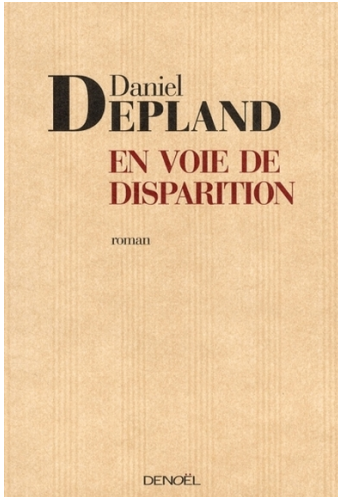
Plus que dans l'obscurité, on est dans le noir. La raison cesse de fonctionner, on ne comprend pas, il n'y a plus rien à comprendre. On ravale sa langue. S'ensuit un flottement. On ne sait pas si on est aveugle ou non, on n'a plus besoin de savoir. On oublie la lumière, on en a perdu la notion lorsque, contre toute attente, elle se rétablit d'elle-même — mais ce n'est plus du tout la même.

Aurais-je donc roulé, comme on dit sur terre, à tombeau ouvert, pour finir par aboutir ici, après bien des détours, dans cet univers de lumière blanche. Ma mémoire, empêtrée de ses propres interrogations qu'elle entretient en moi comme autant de suspenses, ne serait pas plus balbutiante si elle avait subi elle-même un sérieux crash.

*Achevé d'imprimer  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 27 novembre 2008.  
Dépôt légal : janvier 2009.  
Numéro d'imprimeur : 72107.*

ISBN 978-2-207-26097-5/Imprimé en France.

162247



En voie de  
disparition  
Daniel Depland

Cette édition électronique du livre  
*En voie de disparition*  
de *Daniel Depland*  
a été réalisée le 16/12/2009 par les Editions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer le 27 novembre 2008  
(ISBN : 9782207260975)  
Code Sodis : N38884 - ISBN : 9782207101049